HAL
open science

Leçons de choses. Remarques sur les pouvoirs de l'objet dans quelques fictions d'expérimentations pédagogiques

Christophe Martin

To cite this version:

Christophe Martin. Leçons de choses. Remarques sur les pouvoirs de l'objet dans quelques fictions d'expérimentations pédagogiques. Lumières, 2005, Esthétique et poétique de l'objet au XVIIIe siècle, 5, pp.49-63. hal-01760104

HAL Id: hal-01760104

https://hal.science/hal-01760104v1

Submitted on 6 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Leçons de choses. Remarques sur les pouvoirs de l'objet dans quelques fictions d'expérimentations pédagogiques »,

dans *Esthétique et poétique de l'objet au XVIIIe siècle*, éd. Chr. Martin et C. Ramond, *Lumières*n° 5, 2005, p. 49-63.

Au XVIIIe siècle, se développe, on le sait, un véritable « mythe de l'éducation[1] ». Conséquence somme toute logique du triomphe de l'empirisme et du sensualisme : en réduisant la part du « naturel », la philosophie des Lumières tend à attribuer à l'éducation une toute-puissance qui, de fait, implique une redéfinition radicale de la notion. Turgot le souligne en 1749 en indiquant que « l'éducation résulte de toutes les sensations, de toutes les idées que nous avons pu acquérir dès le berceau, à laquelle *tous les objets qui nous environnent* contribuent, et dont les instructions de nos parents et de nos maîtres ne sont qu'une toute petite partie[2]. » Certes, les « objets » visés par Turgot sont ces fameux « objets sensibles » dont Jean-Pierre Seguin a souligné qu'ils étaient « l'ultime et irréductible donnée du sensualisme[3] » et qui incluent tous les objets extérieurs au sujet, qu'ils soient inanimés, animés, vivants, humains… Mais dans son incessant effort pour retracer les étapes de cette généalogie du sujet, le XVIIIe siècle semble avoir été conduit à s'interroger aussi sur le rôle spécifique que pouvaient jouer en cette affaire les *objets* entendus au sens moderne du terme. On fera ici l'hypothèse que si cette interrogation reste assez discrète dans les essais philosophiques ou les traités pédagogiques de la période, elle constitue en revanche un enjeu non négligeable d'un ensemble de textes que l'on peut désigner comme des fictions d'expérimentations pédagogiques. Où l'on entendra non pas toutes les fictions pédagogiques du siècle des Lumières, mais uniquement celles qui intègrent la représentation d'une éducation expérimentale impliquant une forme plus ou moins rigoureuse et plus ou moins prolongée d'isolement de l'enfant et une rupture plus ou moins marquée avec les pratiques pédagogiques présentées comme usuelles.

En fonction des finalités affichées par les personnages de pédagogues-expérimentateurs, ces fictions se laissent ramener à trois modèles principaux. Le premier regroupe des textes où l'isolement de l'enfant a une finalité essentiellement érotique, sur le modèle de *L'Ecole des femmes*. De la postérité romanesque de ce motif, on ne retiendra ici que l'histoire de Tiamy dans les *Mémoires de deux amis* de H.-F de La Solle (1754)[4]. Le deuxième modèle concerne des textes où l'isolement de

---

[1] Voir J. Ehrard : « Naissance d'un mythe : l'éducation », dans *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 761-762.

[2] Turgot, *Recherches sur les causes des progrès et de la décadence des sciences et des arts* (1749). Cité par Jean Ehrard dans *L'Idée de nature*, p. 761.

[3] J.-P. Seguin, *Diderot, le discours et les choses. Essai de description du style d'un philosophe en 1750*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 40.

[4] Sur ce modèle, voir notre étude : « Agnès et ses sœurs. Belles captives en enfance, de Molière à Baculard d'Arnaud », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 2004, n° 2, p. 343-362.

l'enfant a une visée proprement expérimentale. Le motif est fort ancien puisqu'il remonte à Hérodote avec le récit de l'expérience de Psammétique : l'isolement de deux enfants dès leur naissance afin de savoir quelle est la langue originelle. Au XVIIIe siècle, la variation la plus célèbre autour de ce motif est bien entendu *La Dispute* de Marivaux (1744), mais l'on évoquera aussi *L'Elève de la nature* de Guillard de Beaurieu (1763) et *Imirce* de Du Laurens (1765)[5]. Dans le troisième modèle, l'isolement pédagogique a une finalité protectrice et reste *a priori* désintéressé : il s'agit d'empêcher que ne s'exerce sur l'enfant une influence extérieure jugée néfaste ou porteuse de corruption. Dans cette série, figurent notamment toutes les retraites pédagogiques qui proposent une éducation hors du monde : ainsi du livre I du *Cleveland* de Prévost, ou encore des *Mémoires de Milady B…* de Mme de La Guesnerie (1760). Mais le texte fondamental à cet égard est bien entendu l'*Emile*, qui, au moins dans ses trois premiers livres, accorde une importance centrale à la notion d'« éducation négative » définie comme l'isolement d'un enfant en vue de le préserver de toute connaissance directe ou indirecte des valeurs intellectuelles et morales en usage dans le monde qui l'entoure[6].

Mais ce que ces textes ont (entre autres) en commun, et ce qui contribue à les distinguer dans le paysage fictionnel de la période, c'est à la fois le relief parfois saisissant qu'y acquièrent un certain nombre d'objets (souvent des plus humbles pourtant) ; l'importance toujours cruciale qu'y revêt la question des pouvoirs pédagogiques ou corrupteurs de l'objet ; et la valeur essentiellement *réflexive* de fictions habitées par le désir de ressaisir les « choses » dans leur originelle étrangeté et de révéler le rapport du sujet à l'objet en certaines de ses dimensions les plus archaïques. C'est cette triple efficacité (fictionnelle, pédagogique, heuristique) de l'objet dans les fictions d'expérimentations pédagogiques qu'on voudrait tenter ici de mettre en lumière.

L'efficacité fictionnelle de ces objets, tout d'abord, est de nature paradoxale. Ces fictions impliquent en effet l'isolement d'un être méticuleusement (ou providentiellement) soustrait à toute influence extérieure. Un tel scénario fait office de filtre : il suppose, par principe, un environnement initialement réduit à un nombre limité d'objets, et parfois même une situation de dénuement radical. Mais cet appauvrissement objectal (par rapport à l'univers référentiel) conduit paradoxalement à une valorisation de l'objet (par rapport aux codes esthétiques en vigueur). De fait, la pénurie d'objets dans l'espace fictionnel est souvent inversement proportionnelle à leur insistance dans l'espace textuel.

Cette insistance se manifeste d'abord dans l'évocation des lieux qui permettent l'isolement. Certains sont des refuges offerts par une nature providentielle comme la caverne de Rumney-Hole dans *Cleveland*. D'autres supposent à l'inverse une rupture radicale avec tout environnement

---

[5] Voir J.-M. Racault, « Le motif de l'*enfant de la nature* dans la littérature du XVIIIe siècle ou la recréation expérimentale de l'origine » dans *Primitivisme et mythe des origines dans la France des Lumières, 1680*-1820, Paris, PUPS, 1989, p. 101-117 et B. Durand-Sendrail, « *L'Elève de la nature* de Gaspard Guillard de Beaurieu : un avatar de l'expérience de Psammétique », *Transactions of the ninth international congress on the Enlightenment (Münster 1995)*, *SVEC* 346-348, 1997, t. I, p. 381-384.

6 En dépit de la nature passablement hybride de l'*Emile*, c'est essentiellement comme *fiction* pédagogique qu'on l'envisagera ici (voir sur ce point L. Mall, *Émile ou les figures de la fiction*, Oxford, Voltaire Foundation, *SVEC* 2002 : 04).

naturel comme « l'édifice singulier » et les « murs d'une hauteur prodigieuse » qui garantissent l'isolement des enfants dans *La Dispute* (scène 1). Certains peuvent même être définis en eux-mêmes comme de véritables machines didactiques : on songera en particulier à la « très grande cage de bois exactement fermée de toutes parts » mais dotée d'un « tour » dans lequel « l'élève de la nature » de Guillard de Beaurieu passe ses premières années[7] ; et dans le roman de Du Laurens, à la cave dans laquelle Ariste élève Imirce et Emilor, et qui n'est que l'élément central d'un dispositif qui se complète d'authentiques objets : une « machine de cuir artistement ajustée » qui bande les yeux des enfants, un « panier » qui descend de la voûte et « un grand bassin » qu'on renouvelle trois fois le jour par un mécanisme qui reste inconnu aux deux enfants de la nature[8].

A l'intérieur de ces espaces-laboratoires, les moindres objets prennent, on le voit, un relief saisissant. Même dans la caverne de Cleveland, d'ailleurs « assez proprement meublée » et pourvue de « toutes les commodités que la maison de Mme Riding pouvait […] fournir », se détachent deux objets essentiels, qui résument à eux seuls l'éducation du héros : des bougies et des livres[9].

Si l'isolement d'Emile est relatif, il n'en implique pas moins l'exclusion d'un grand nombre d'objets : « Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre[10]. » Pour Emile, à l'inverse de Cleveland, point de livres, on le sait (« j'ôte les instruments de [la] plus grande misère [des enfants], savoir les livres[11] ») ; mais aussi « point de miroirs, point de porcelaines, points d'objets de luxe[12] ». Or, ces exclusions mêmes tendent à valoriser par contraste les objets humbles que le gouverneur place entre les mains de l'élève : Emile sait « manier la bêche et la hoüe ; il sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers[13] ».

Mais c'est dans les situations d'isolement radical et d'extrême dénuement que les objets les plus humbles acquièrent une présence singulière. Ainsi, dans *L'Elève de la nature*, Ariste n'a, durant ses quinze premières années, nul autre contact avec le monde que les rares objets qui meublent sa prison. Le roman a tôt fait d'en dresser l'inventaire, puisqu'Ariste n'a jamais vu jusqu'alors autre chose que « l'intérieur d'une très grande cage de bois exactement fermée de toutes parts ; une petite boîte de carton, une mouche, quelques poignées de paille, de la viande, du pain, des fruits et de l'eau[14] ». Univers proprement carcéral, dont Ariste énumère à nouveau les éléments quelques lignes plus loin : « une cage, de la paille, un tour, un petit carton, un vase de bois enchaîné étaient ma maison et tous mes meubles[15] ». La répétition est éloquente : contrairement à la règle qui

---

[7] Guillard de Beaurieu, *L'Elève de la nature*, Amsterdam ; Lille : J.-B. Henry, 1771, t. I, p. 2.

[8] Du Laurens, *Imirce ou la Fille de la nature*, éd. A. Rivara, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 1993, p. 71.

[9] Prévost, *Le Philosophe anglais ou Histoire de Monsieur Cleveland*, éd. Ph. Stewart, dans *Œuvres de Prévost*, Grenoble, PUG, 1977, t. II, p. 33.

[10] Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, éd. P. Burgelin, Paris, Gallimard, Folio, 1969, p. 118.

[11] *Ibid.*, p. 193.

[12] *Ibid.*, p. 158.

[13] *Ibid.*, p. 311.

[14] *L'Elève de la nature*, t. 1, p. 2.

[15] *Ibid.*, p. 4-5.

prévaut dans les œuvres de la période, nul objet ne reste implicite dans ces fictions. Au point qu'on puisse évoquer une poétique de l'énumération propre à ce type de textes, conduisant à la mise en valeur paradoxale des objets les plus communs (à l'inverse des normes en vigueur dans la fiction de la période où les objets n'ont, en général, droit de cité que dans la mesure où ils renvoient à un univers de luxe et de volupté : meubles de prix, lits de repos…). Par exception, ces textes introduisent dans l'espace fictionnel du XVIIIe siècle des objets fort peu « intéressants », pour ne pas dire extrêmement triviaux. Lorsque le narrateur des *Mémoires de deux amis* de La Solle pénètre dans l'appartement secret dans lequel son oncle Borille a confiné Tiamy depuis son plus jeune âge, il porte sur les lieux un regard d'une précision quasi clinique et ne manque pas même de mentionner des « lieux à l'anglaise » dans un coin du décor :

> *Une lanterne à réverbère éclairait cet antichambre : nous y vîmes une table, sur laquelle étaient encore quelques vestiges du souper de la surveille, un grand panier plein de draps et de serviettes sales, et dans un coin des lieux à l'anglaise*[16].

Le narrateur du roman-mémoires de Guillard de Beaurieu est encore plus scrupuleux puisqu'il n'hésite pas à consacrer toute une note à la description de ces mêmes « lieux » :

> *Pour ne rien laisser d'inconnu à ceux de mes lecteurs qui veulent être instruits de tout, et qui prouvent par là qu'ils lisent avec réflexion, je crois devoir les avertir que j'avais des lieux à l'anglaise, mais sans siège, c'était une pierre taillée en évier, placée au fond de ma cage, et inclinée en dehors, de manière que rien ne pouvait y rester*[17].

Sont ainsi mis en valeur ce que le roman de La Solle désigne comme les « choses de l'usage le plus commun[18] » : objets élémentaires, destinés à la satisfaction des besoins physiques et que les autres fictions s'emploient presque toujours à ignorer.

Une telle attention à des objets humbles, voire « bas », n'engage bien entendu nul « réalisme » : on est frappé au contraire par l'extrême stylisation de ces univers laboratoires d'où tout élément superflu est radicalement exclu. C'est dire qu'on est aux antipodes ici de la production d'« effets de réel » qui impliqueraient la présence textuelle de détails « gratuits » ou non directement significatifs. Tous ces objets se signalent au contraire par leur fonctionnalité rigoureuse : si les éléments les plus humbles sont scrupuleusement inventoriés, c'est que l'univers de ces fictions obéit à un principe fondamental (appliqué avec plus ou moins de rigueur) : l'isolement doit permettre à un pédagogue expérimentateur de maîtriser fermement tout le processus éducatif et d'exclure par là-même tout objet inutile ou néfaste.

Au reste, l'idée même d'objet inutile ou indifférent semble étrangère à la logique de ces fictions qui ne cessent au contraire de mettre en valeur l'efficacité *pédagogique* de l'objet, fût-ce *a contrario* comme dans *Cleveland*, qui met à l'épreuve l'éducation hors du monde, radicalement

---

[16] H.-F. de La Solle, *Mémoires de deux amis ou Les Aventures de Barniwal et Rinville*, Londres, 1754, t. 4, p. 93.

[17] *L'Elève de la nature*, t. 1, p. 5.

[18] *Mémoires de deux amis*, t. 4, p. 7. Le narrateur remarque que Tiamy « se ser[t] adroitement d'un couteau et d'une fourchette » et en conclut qu'elle est « accoutumée à la vue de ces instruments » (t. 4, p. 95).

anti-lockienne, d'un enfant tenu soigneusement à l'écart de tout « objet sensible », pour mieux en faire apparaître, semble-t-il, les conséquences désastreuses. Les principes éducatifs d'Elisabeth Cleveland paraissent en effet (sur ce point du moins) très redevables aux recommandations de Malebranche qui, dans son *Traité de morale*, invitait les parents à éloigner des yeux de leur enfant « tous les objets capables de les tenter[19] ». C'est exactement cette néantisation de tous les « objets sensibles » dont se félicite Cleveland au moment de s'ensevelir dans la caverne de Rumney-Hole, et il précise qu'en tenant un tel discours, il ne fait que répéter un argumentaire entendu « mille fois » dans la bouche de sa mère à Hammersmith :

> *L'obscurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre âme. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à se représenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvements involontaires qu'excite la présence des objets, puisque nous n'apercevrons rien dans nos épaisses ténèbres, et nous saurons nous rendre assez maîtres de nous-mêmes pour ne pas former volontairement d'inutiles désirs*[20].

Le désarroi de Cleveland après la mort de sa mère, et l'inadaptation complète au monde dont il témoigne dès lors qu'il sort de sa caverne semblent offrir une sorte de preuve *a contrario* de l'efficacité pédagogique et formatrice des « objets sensibles » dans le processus éducatif. Ce que laisse entendre le roman de Prévost, semble-t-il, c'est qu'à enfermer un enfant dans une caverne en ne lui laissant entre les mains nul autre objet que des livres, on risque fort de produire une sorte de monstre.

De cette croyance fondamentale en une efficacité pédagogique des objets, on peut trouver une démonstration *a contrario* plus radicale encore dans les *Mémoires de deux amis* de La Solle. Car en séquestrant la petite Tiamy dans un lieu hermétiquement clos dès l'âge de deux ans, il ne s'agit pas seulement, pour Borille, de l'emprisonner, ni même de tenir son existence secrète, mais plus essentiellement de limiter au maximum ses contacts avec les « objets sensibles », autrement dit de plier son corps à la loi d'airain de l'empirisme : *Nihil est in intellectu, quod non prior fuerit in sensu*. La réduction maximale du champ des expériences purement sensorielles de la petite fille est essentielle à la réussite du projet puisque son existence corporelle doit rester quasi végétative, et se réduire à la satisfaction de ses besoins, et à celle des désirs de son maître[21].

C'est tout l'inverse dans les *Mémoires de Milady B.* de Mlle de la Guesnerie. Si, à l'imitation de *Cleveland*, l'héroïne est élevée dans une grotte, son père applique une méthode d'éducation clairement inspirée de Locke et de la philosophie sensualiste, prenant soin de multiplier les objets d'expérience susceptibles d'éveiller ses sens et de former sa raison. Quoiqu'élevée en vase clos, Milady B. est ainsi mise à l'école de la nature et confrontée à d'authentiques leçons de choses :

> *Dans ces premiers temps où l'âme ne s'ouvre encore qu'à l'impression des objets sensibles, où elle ne reçoit de jour et de lumière que par les sens, mon père tâchait de rendre les premières sensations plus vives et plus distinctes, et d'y accoutumer mes petits organes. Pour les rendre bientôt capables de porter à mon âme des idées, il me faisait toucher tout*

---

[19] Malebranche, *Traité de morale* (II, X, § IX), éd. J.-P. Osier, Paris, GF Flammarion, 1995, p. 300.
[20] *Cleveland*, p. 33.
[21] *Mémoires de deux amis*, t. 4, p. 9.

ce que je voyais […]. Il variait le plus qu'il pouvait la forme et la figure de tous les objets qui frappaient mes sens[22].

C'est très exactement sur ce principe d'une éducation par les choses que reposent les premiers livres d'*Emile* (les deux textes sont d'ailleurs quasi contemporains). Poussant jusqu'au bout la logique lockienne (mais dans son propre traité d'éducation, John Locke insistait paradoxalement peu sur ce point), l'*Emile* développe une méthode éducative fondée sur les pouvoirs d'éveil de l'objet, en vertu du principe selon lequel les sensations sont « les premiers matériaux des connaissances de l'enfant ». Il importe donc de les offrir à l'enfant « dans un ordre convenable » :

Il suffit d'abord de lui montrer bien distinctement la liaison de ces mêmes sensations avec les objets qui les causent. Il veut tout toucher, tout manier : ne vous opposez point à cette inquiétude ; elle lui suggère un apprentissage très nécessaire. C'est ainsi qu'il apprend à sentir la chaleur, le froid, la dureté, la mollesse, la pesanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure, et de toutes leurs qualités sensibles, en regardant, palpant, écoutant, surtout en comparant la vue au toucher, en estimant à l'œil la sensation qu'ils feraient sous ses doigts[23].

Puisque « les premiers mouvements naturels de l'homme [le portent à] éprouver dans chaque objet qu'il aperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui », la première étude d'Emile sera « une sorte de physique expérimentale[24] » destinée à « exercer ses sens » et à lui « apprendre, pour ainsi dire, à sentir[25] ».

Dans le sillage de l'*Emile*, certaines fictions romanesques s'ordonnent plus ou moins nettement selon le passage caractéristique d'un isolement initial à la découverte du monde à travers les étapes réglées d'une progression pédagogique. La confrontation de l'enfant à des objets *stimuli* soigneusement choisis permet de figurer en accéléré les étapes d'un scénario d'apprentissage sensualiste et d'un éveil de la conscience (alors que dans le développement de l'humanité, les étapes ne sont franchies qu'en fonction d'une série de hasards, la perfectibilité étant, pour Rousseau, une virtualité qui aurait pu ne jamais se développer). *L'Elève de la nature* est à cet égard exemplaire : la vulgate sensualiste dicte l'ordre du récit qui suit un « ordre des raisons » minutieusement détaillé (d'abord les sensations premières, puis les idées simples, et enfin les idées complexes). Ariste est élevé dans une cage par son père qui épie secrètement ses progrès. Après une première existence purement végétative liée à la pénurie d'objets, c'est la privation qui déclenche chez Ariste l'éveil d'une conscience longtemps engourdie. Un jour, on « oublie » de remplir de vivres le tour qui permet d'introduire sa nourriture dans sa cage. La privation ne déclenche pas seulement une réaction de survie animale liée à la sensation de faim ; elle conduit surtout à une confrontation du sujet à la résistance des choses (Ariste se met à donner de grands coups sur le « tour » par où est introduite sa nourriture), ce qui suffit à déclencher une *libido sciendi* qui se manifeste immédiatement avec la découverte d'une propriété de l'eau jusqu'alors

[22] Mme de La Guesnerie, *Mémoires de Milady B.*, Paris, 1760, t. 1, p. 50.
[23] *Emile*, p. 120.
[24] *Ibid.*, p. 206.
[25] *Ibid.*, p. 216.

insoupçonnée : celle d'être une surface réfléchissante. Ariste découvre en effet qu'il se voit dans l'eau de sa cuvette. Il la renverse, et découvre tout à la fois l'idée « du moins confuse des lois du mouvement », et les plaisirs du bain… Dans une perspective génétique évidemment rudimentaire, le récit suit l'éveil progressif des sens de « l'élève de la nature » au contact des objets (qui se diversifient lorsqu'il peut enfin sortir de sa cage), analysant longuement la perception d'un objet en mouvement, la découverte des ombres portées, la distinction entre son corps et les objets[26]… Lent développement de l'intelligence qui conduit à l'émergence d'un questionnement métaphysique et religieux (« qu'est ce que ce soleil, ce ciel, cette terre, ces oiseaux, ces plantes, ces arbres ?[27] ») .

De même, dans la cave où Imirce et Emilor sont élevés, le philosophe expérimentateur Ariste introduit tour à tour une rose, un perroquet, un miroir, un singe. Un seul objet au sens propre, dans cette série, mais la manipulation expérimentale conduit à une réification de ces quatre éléments, qui ont visiblement tous le statut d'objets *stimuli*. En dépit de la tonalité ironique ou parodique du récit, le pouvoir d'éveil de ces « objets » est manifeste : il s'agit bien de susciter en Imirce et Emilor des réflexions « philosophiques » : la rose qui se fane révèle la puissance de « la puanteur » (mot désignant la mort dans le vocabulaire « ingénu ») et indique par là même les limites des pouvoirs du « maître de la cave ». Le miroir qui se brise permet de déduire que le « maître du panier fait de grandes choses avec rien[28] ». Et la « laideur » du singe fait « naître mille réflexions » sur l'identité du ou des créateurs de ces différents « objets ». *A contrario*, dans les *Mémoires de deux amis*, tout l'effort de Borille consiste à ne confronter Tiamy qu'à des objets qui ne puissent susciter en elle aucune interrogation métaphysique : « Il fallait qu'elle crut […] qu'il n'y avait point d'autre lumière que celle de sa lampe que son maître seul savait rendre perpétuel en y mettant de l'huile[29] ».

Au reste, l'efficacité pédagogique des objets ne se limite pas à ce pouvoir d'*éveil*, comme il apparaît de manière particulièrement claire dans l'*Émile* : l'homme étant primitivement un être sensible, perpétuellement affecté par les objets environnants, il s'agit pour le gouverneur d'agir sur ces affections en sélectionnant et en contrôlant les diverses *influences* que ces objets sont susceptibles d'exercer. D'où la nécessité d'élever Emile à la campagne : « au village, un gouverneur sera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra présenter à l'enfant ». Autrement dit, le pouvoir d'influence des objets sera d'autant plus grand qu'on aura pris soin d'isoler Emile en le préservant d'autres déterminations. Car « vous ne serez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure[30] ». Condition nécessaire, mais suffisante : acquérir une maîtrise des objets qui

---

[26] « Dans cette démonstration romanesque d'épistémologie génétique, le jeune Ariste […] n'est d'abord rien d'autre que la somme de ses expériences sensibles » (J.-M. Racault, art. cité, p. 110).

[27] *L'Elève de la nature*, t. 1, p. 76.

[28] *Imirce ou la fille de la nature*, p. 74.

[29] *Mémoires de deux amis*, t. 4, p. 4.

[30] *Ibid.*, p. 162. Voir aussi cette autre formule éloquente du livre II : « Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît ? » (p. 199).

environnent l'enfant revient à s'assurer une emprise totale sur ce dernier[31]. Car il n'est rien alors qu'on ne puisse obtenir de ce pouvoir des « objets ». Le développement de la mémoire est ainsi directement dépendant de cette aptitude à sélectionner les objets *stimuli* les plus efficaces :

> *C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il peut connaître et de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver en lui cette première faculté [la mémoire] ; et c'est par là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connaissances qui servent à son éducation durant sa jeunesse, et à sa conduite dans tous les temps*[32].

Mieux encore, « le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux[33] ». Ces « objets », répétons-le, constituent un ensemble certes plus vaste que celui des « objets » entendus au sens moderne. Mais ces derniers y occupent néanmoins une place visiblement déterminante. Ainsi, pour rendre Emile insensible à la peur, Rousseau propose d'habituer l'enfant non seulement à voir des « objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtants, bizarres », mais aussi de lui présenter des masques, d'abord d'une « figure agréable », puis d'une « figure hideuse », afin que l'enfant soit définitivement soustrait à l'empire des craintes chimériques…[34]

A contrario, c'est bien l'exclusion radicale de certains objets symboles d'une « civilisation matérielle » envahissante qui permet à Emile d'échapper à une corruption désignée comme une conséquence inévitable des pratiques pédagogiques habituelles. Les mauvais objets qu'il importe d'exclure de son entourage sont ceux qui exercent une influence non seulement néfaste, mais proprement perverse en ce qu'ils entraînent une authentique dénaturation. Sont ainsi bannis tous les objets que la civilisation a inventés pour protéger l'enfant et qui en réalité interdisent cette relation immédiate aux choses qui seule permet de développer sa « raison sensitive ». C'est pourquoi « Emile n'aura ni bourrelets, ni paniers roulants, ni chariots, ni lisières[35] ». De même, le graphomètre et la balance sont exclus parce qu'ils empêcheraient Emile d'exercer la justesse de ses sens[36]. Les lampes et les bougies sont également regrettables : elles interdisent un contact immédiat, « aveugle » avec les « corps » plongés dans l'obscurité[37]. Et l'on sait aussi avec quelle obstination Emile est tenu à l'écart des livres (« à peine à douze ans Emile saura-t-il ce que c'est

---

[31] Il s'agit en l'occurrence d'une stricte application du postulat formulé par Helvétius en 1758 : « nous sommes uniquement ce que font de nous les objets qui nous environnent » (*De l'esprit*, dans *Œuvres*, Paris, éd. Didot, t. III, p. 139).

[32] *Ibid.*, p. 187.

[33] *Ibid.*, p. 119.

[34] *Ibid.*

[35] *Ibid.*, p. 136.

[36] « Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela dans un cabinet de physique expérimentale : tout cet appareil d'instruments et de machines me déplaît. » (*ibid.*, p. 277). Voir à ce sujet J. Eon, « L'objet miroir dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau », dans *L'Objet au XVIIIe siècle*, ouvr. cité, p. 116 et sv.

[37] « Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme [les aveugles] dans l'obscurité, à connaître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent ? […] On a de la lumière, me dira-t-on. Eh quoi ! toujours des machines ! Qui vous répond qu'elles vous suivront partout au besoin ? Pour moi, j'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout de ses doigts que dans la boutique d'un chandelier » (*ibid.*, p. 217)

qu'un livre[38] »), « objets » d'une même accusation fondamentale : celle de se substituer à une connaissance immédiate du monde.

C'est également, comme l'a souligné Alain Grosrichard, afin de préserver ce rapport immédiat aux choses que le miroir est, lui aussi, frappé d'exclusion : « dans sa chambre, pas de miroir. Car, il est néfaste, et peut-être même fatal, pour un petit garçon, de rencontrer trop tôt sa propre image en miroir et de s'y complaire. […] Rousseau […] condamne tout ce qui ouvrirait à Emile, qui ne doit avoir rapport qu'aux choses, au réel, le registre sans repère de l'imaginaire[39] ». Les pouvoirs de l'objet sont tels en l'occurrence, qu'ils engagent la question de la différence sexuelle. Car à l'inverse du petit garçon, la petite fille, elle, a le droit de suivre son penchant et de se contempler dans son miroir, puisque sa destination « naturelle » est de plaire à l'homme[40].

Au reste, *Emile* n'est pas le seul texte de notre corpus à accorder à la question du miroir une importance cruciale. La découverte d'un objet *réfléchissant*, qu'il soit « naturel » (le ruisseau) ou manufacturé (le miroir), apparaît même comme un élément topique de ces fictions[41]. Il faut dire que les implications philosophiques en sont assez évidentes. Moyen de faire accéder l'ingénu expérimental à la conscience de soi et de lui faire franchir l'étape d'une indifférenciation originelle à l'égard du monde qui l'entoure, le miroir consacre la fin de l'état de nature. Mais, plus fondamentalement, ces fictions font de cette découverte une expérience qui semble littéralement fondatrice pour la constitution du sujet. C'est ainsi que, dans le roman de Du Laurens, Ariste introduit dans la cave un miroir dont il y a lieu de se demander s'il n'est pas plutôt la cause que le simple révélateur de la coquetterie d'Imirce. Plus nettement encore, ce n'est assurément pas un hasard si le premier « objet » que rencontre Eglé dans *La Dispute* est un ruisseau qui lui offre l'image fascinante de son reflet. Cette heureuse découverte n'est sans doute que le fait du Prince. Et lorsque Carise et Mesrou laissent ensuite Eglé choisir entre un miroir et le portrait d'Azor, nul doute que les dés soient pipés. La jouissance d'Eglé à découvrir son reflet constitue en effet un épisode fondateur qui semble déterminer l'ensemble des relations ultérieures de la jeune femme. L'atteste en particulier son exclamation de la scène 9 : « et puis j'ai un miroir qui achève de me confirmer tout ce que mon Azor et le ruisseau assurent ; y a-t-il rien de plus fort ? ». Comment mieux signifier qu'entre le ruisseau et le miroir, Azor n'a jamais été pour Eglé qu'une autre modalité du reflet narcissique ? Mais il semble qu'on ait affaire ici à une troisième efficacité de l'objet, qu'on pourrait qualifier d'heuristique, et que l'on évoquera en quelques mots pour finir.

Si l'on peut évoquer à propos de ces fictions une « leçon des choses », ce n'est pas seulement parce que l'objet stimule le développement cognitif de l'enfant, mais surtout parce que, de manière

---

[38] *Ibid.*, p. 193.

[39] A. Grosrichard, « Le Prince saisi par la philosophie », *Ornicar*, n° 26-27, été 1983, p. 22.

[40] « Les garçons cherchent le mouvement et le bruit ; des tambours, des sabots, de petits carrosses. Les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe » (*Emile*, p. 542).

[41] Faute de place, on se contentera ici de signaler trois autres fictions du XVIIIe siècle où la découverte du miroir par un(e) ingénu(e) joue un rôle majeur : l'*Arlequin sauvage* de Delisle de la Drevetière, l'histoire de Maria Rezati dans l'*Histoire d'une Grecque moderne* de Prévost, et les *Lettres d'une Péruvienne* de Mme de Graffigny.

réflexive, l'objet « donne à penser » *aussi* à celui qui l'observe et à celui qui lit. Le processus expérimental permet d'observer (non sans émoi le plus souvent) une conscience s'éveillant à un monde nouveau : aliments, vêtements, instruments, objets divers parmi les plus familiers et les plus humbles s'offrent alors, grâce au regard ingénu, dans leur originelle étrangeté. On connaît les potentialités critiques d'un tel scénario, et elles sont d'ailleurs abondamment exploitées dans le roman de Du Laurens. Si Imirce s'émerveille d'abord de ce qu'Ariste ait en sa puissance le « tonnerre », c'est-à-dire un fusil, très vite, les objets de la civilisation qu'elle découvre en sortant de sa cave sont l'occasion de mettre en évidence leur monstruosité ou leur absurdité[42]. Certains objets se trouvent ainsi comiquement frappés d'insignifiance. On songera en particulier à la scène savoureuse de la messe à laquelle assiste Imirce. Délestés de toute valeur spirituelle, les objets du culte sont réduits à leur pure matérialité : « lorsqu'on eut assez braillé à son goût, [le prêtre] avança avec deux plats, un grand et un petit. Le peuple alla mettre ce qu'on appelle de l'argent dans le grand plat ; et pour son argent, on lui faisait baiser le petit plat[43] ».

Mais cette dimension satirique n'est évidemment pas l'aspect le plus original, ni le plus essentiel. L'enjeu est bien davantage de ressaisir l'objet dans son étrangeté première. Tel est le pouvoir du langage ingénu et notamment de ces périphrases descriptives qui ne nomment pas l'objet mais le redéfinissent dans ses qualités sensibles. Plus généralement, ce qui trouve à s'investir dans ces fictions, c'est sans doute le rêve très ancien d'un rapport immédiat au monde et aux choses[44]. Rêve d'un en-deçà du langage, ou du moins d'un langage archaïque : on sait qu'Emile, ne doit d'abord user de la parole que « dans toute la simplicité de sa première institution[45] ». Dans les *Mémoires de deux amis*, Borille réduit Tiamy à un stade tout à fait primitif de l'usage des signes : celui où, selon Condillac, l'homme ne connaît encore « d'autres mots que les noms [donnés] aux objets sensibles[46] » : « Il ne lui apprit même pas à parler ; seulement il lui nomma les choses de l'usage le plus commun, comme le pain, le vin, la viande, un lit, une chaise[47] ». De même dans *L'Homme sauvage* de Mercier, le principal soin d'Azeb est de n'exposer jamais à ses enfants que « la signification des objets physiques[48] ». Quant à *L'Elève de la nature*, il postule un langage intérieur, adamique et universel, qui donnerait un accès direct aux choses et serait le moyen de faire l'économie de la désignation : « je ne savais ces mots être, cage, bois, machine, tour, ni aucun autre ; mais […] leur aspect ou leur souvenir était leur nom dans mon langage intérieur[49] ».

---

[42] Voir sur ce point Paul Vernière, « L'enfant de la nature, d'*Imirce* à *Gaspard Hauser* », dans *Lumières ou clair-obscur ?*, Paris, PUF, 1987, p. 223-231.

[43] *Imirce*, p. 83.

[44] « L'enfant, le sauvage, l'homme du commencement des temps, pour « stupides » qu'on les dise, vivent dans le contact immédiat avec le monde » (J. Starobinski, « Fable et mythologie aux XVIIe et XVIIIe siècles », dans *Le Remède dans le mal*, Paris, Gallimard, 1989, p. 254).

[45] *Emile*, p. 256.

[46] Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Amsterdam, 1746, t. 2, p. 119.

[47] *Mémoires de deux amis*, t. 4, p. 5.

[48] Mercier, *L'Homme sauvage*, Neuchâtel, 1784, p. 35.

[49] *L'Elève de la nature*, t. 1, p. 19.

L'expérience archaïque que ces fictions invitent à ressaisir est celle aussi de la fascination et de l'inquiétude devant le brouillage de la différence entre animé et inanimé, d'ailleurs si peu familière au roman classique[50]. On peut évoquer, par exemple, une remarque de *L'Elève de la nature*, qui laisse percevoir une fascination régressive pour ce moment archaïque du développement cognitif où une intersubjectivité des objets n'apparaît pas comme impensable :

> *Si mes morceaux de pain et de viande, et même les vases où l'on me mettait de l'eau, s'étaient remués tout d'un coup, avaient changé de place, avaient dansé, cela ne m'aurait que médiocrement surpris. Je voyais mes doigts et tous mes membres faire la même chose*[51].

Mais il semble que le scénario de l'isolement expérimental permette d'explorer aussi des zones d'indiscernabilité entre le corps et les objets. C'est ce qu'invite à penser notamment la première page d'*Imirce*, où le retour du mot « objet » dans une même structure syntaxique sert à désigner d'abord l'effet produit par le « panier » sur les ingénus qui le voient pour la première fois (on leur a ôté leur bandeau de cuir) : « *cet objet nous fit peur* ». Puis, quelques lignes plus loin, l'effet produit par la gorge d'Imirce sur son compagnon : « *cet objet le captivait*[52] ». Echo qui peut paraître d'autant moins fortuit que le texte semble se plaire à le prolonger : « les objets destinés à nos plaisirs étaient ceux qui nous intéressaient davantage. Nous ne cessions de nous toucher, de nous examiner ». Certes, le retour du mot « objet » s'explique aisément eu égard à son sens classique de ce qui s'offre aux sens. Mais ce retour paraît néanmoins significatif puisque le corps de l'autre est bel et bien manipulé comme un authentique objet. Tout se passe comme si la répétition lexicale permettait de figurer ce qu'en termes psychanalytiques, il conviendrait peut-être d'appeler un retour au stade archaïque des pulsions partielles. Le désir des deux ingénus vise non pas la personne propre mais une partie du corps : des « objets partiels » (sein, pénis). « Objets » qui semblent dotés fantasmatiquement de caractères propres en tant qu'ils sont sources de plaisirs. L'indistinction entre les sources du plaisir (animées ou inanimées) se manifeste d'ailleurs un peu plus loin dans le discours d'Emilor, qui justifie son désir de monter dans le panier par son avidité à « voir un être qui nous donne une si bonne chose que le pain, et un objet aussi délicieux que toi[53] ».

De cette indifférenciation archaïque, *La Dispute* semble offrir une version sinistre. Le langage des ingénu(e)s est, en effet, envahi par le lexique de la possession et de l'acquisition. On se souvient de l'exclamation finale d'Eglé (« c'est que je ne veux rien perdre ») et surtout de la manière dont elle évoque sa première rencontre avec Azor : « j'ai fait l'acquisition d'un objet qui me tenait la main tout à l'heure » (p. 159). Dans cet univers carcéral presque entièrement dénué d'objets, c'est, semble-t-il, sur le rapport à l'autre que s'étaye le désir de posséder, de manier et de manipuler.

Le siècle des Lumières, on le voit, semble avoir été habité par le désir de se révéler à lui-même la vérité de son rapport originel au monde et aux choses par ces fictions d'expérimentations pédagogiques. Comme si, en un siècle que l'on s'accorde à décrire comme celui de la naissance de

---

[50] Voir H. Lafon, *Espaces romanesques du XVIIIe siècle, de Mme de Villedieu à Nodier*, Paris, PUF, 1998, p. 99.
[51] *L'Elève de la nature*, t. 1, p. 21.
[52] *Imirce*, p. 71-72 (nous soulignons).
[53] *Imirce*, p. 73.

l'individu moderne, cette affirmation du sujet s'était accompagnée d'une interrogation à la fois émerveillée et inquiète sur le statut et les pouvoirs de ces objets mêmes dont, pour advenir, il faut savoir se différencier.

Christophe Martin
Université de Rouen (Cérédi)